

ECHOS DE PARTOUT

En juin ou juillet prochain aura lieu à Paris le congrès et l'exposition des sciences géographiques.

Cincinnati veut aussi avoir son exposition pour célébrer le centenaire de l'Indépendance. Son conseil municipal a voté un subside de cinq cent mille dollars, pour venir en aide aux entrepreneurs. L'ouverture est annoncée pour le 14 juillet 1876.

La Société Française de Tempérance de Paris, la première du genre, a constitué son bureau pour 1875. Elle a élu : président, M. Dumas, de l'Institut ; vices-présidents : MM. Renouard, Ed. Laboulaye, Bouillaud et Larrey ; secrétaires : MM. Edm. Bertrand ; docteurs Decaisne, Magnan et Vidal.

Lors du dîner donné par la ville de Turin à M. Lanza, dîner auquel assistaient bon nombre d'hommes d'Etat, on remarqua que ce même M. Lanza était le seul arrivant des Piémontais qui, de concert avec Cavour, fondèrent le royaume d'Italie. Rattazzi est le dernier disparu de la scène du monde.

Une nouvelle expédition au pôle nord, celle-là anglaise, est en voie de préparation à Londres. Le comité chargé de l'organiser a choisi pour commander le navire le capitaine Albert Markham et pour chef de l'expédition le capitaine Nares. On se propose de leur adjoindre un officier du *Challenger* et plusieurs balainiers.

Le palais de la voie Gheffelina, à Florence, qui fut habité et appartint à Michel-Ange, vient d'être restauré pour être transformé en musée de peinture. Il a été ouvert aux visiteurs le 10 mars courant, quatre centième anniversaire de la naissance de l'architecte de Saint-Pierre de Rome.

La grève des ouvriers agricoles en Angleterre a été un coup de fouet donné à l'industrie de la fabrication des machines de culture. Pour suppléer à l'insuffisance des moissonneurs, les fermiers anglais ont employé quarante mille moissonneuses qui, en quinze jours seulement, ont coupé toutes les récoltes. On a calculé que chacun de ces appareils opère le travail de dix hommes. En France, cent mille moissonneuses couperaient en dix ou douze jours toutes nos récoltes et pourraient remplacer le million d'hommes employés à ce travail.

Le gouvernement russe avait envoyé en Perse une mission scientifique devant observer le passage de Vénus. Elle se composait de trois officiers de l'état-major russe et d'un astronome. Comprenant difficilement que des hommes puissent quitter leurs foyers et se rendre dans un pays aussi lointain que la Perse dans le seul but de voir un point noir traverser le soleil, la population persane, et son souverain lui-même en ont éprouvé un vif souci, une inquiétude réelle, à peine calmée par les explications venues de Saint-Petersbourg.

Devant la mortalité vraiment effrayante qui éclaircit les rangs des régiments européens envoyés dans l'Hindoustan, mortalité qui, pendant la première année de séjour, s'élève à près de 13 pour mille, de jeunes gens au-dessous de vingt ans ; de 25 pour 1000, des soldats de 21 à 25 ans ; de 39 pour 1000, de soldats de 26 à 30 ans et de 47 pour 1000 des hommes ayant dépassé la trentaine, le gouvernement anglais songerait à créer une armée purement locale. Ces troupes, levées parmi les colons acclimatés et les indigènes, resteraient toujours dans la colonie. La métropole n'aurait plus à envoyer que les états-majors.

Un nouvel incident se produit dans le procès si célèbre de la succession Tichborne. Un marin, revenu de la côte d'Afrique, affirme que le seul, le vrai, l'unique Tichborne est mort en Afrique ; que lui, le marin, a été le témoin de cette mort et le dernier compagnon du malheureux voyageur. On doute à Londres que les héritiers et les actionnaires du procès consentent à entreprendre un voyage d'exhumation du vrai Tichborne, probablement méconnaissable aujourd'hui.

Ce procès Tichborne ne porte pas bonheur à ceux qui y ont été mêlés. Tandis que l'individu qui a essayé de se faire passer pour l'héritier des millions en déshérence expie sa tentative, son avocat a été condamné pour injures à la Chambre ; en outre, il s'est vu rayer du tableau des avocats anglais, à cause des articles injurieux qu'il avait insérés dans un journal de Londres, *l'Englishman*, feuille satirique recherchant et accusant volontiers les articles à sensation, voir même à scandale :

On sait avec quelle rapidité les chemins de fer se développent en Russie. Seize mille kilomètres de chemins de fer en exploitation et cinq mille en construction ne suffisent pas aux populations. Il n'est pas de pays où les chemins de fer soient plus nécessaires, à cause de l'état des routes, et où ils exercent une influence plus décisive sur la marche de la production. Aussi la progression du trafic est-elle extraordinaire. D'après le dernier compte-rendu officiel, l'augmentation générale de 1873 sur 1872 a été de 20 1/2 0/0, et pour certaines lignes, de 48 0/0. Ce progrès s'est continué. C'est ainsi que le rendement des chemins de fer de Kozlow-Voronege-Rostow et d'Orel-Griazi, pendant le premier semestre de 1874, s'est accru de 40 0/0 sur la période correspondante de 1873.

On annonce que M. de Brazza, qui sert comme enseigne de vaisseau au titre étranger, sur la flotte française, va entreprendre un voyage d'exploration dans l'Afrique centrale en continuation du voyage, si malheureusement interrompu, du docteur Livingstone. Le département de la marine lui fait, dans ce but, une subvention de 10,000 fr. ; d'autres ministères se cotisent également, ainsi que la Société de géographie et le gouvernement anglais.

M. de Brazza est d'origine romaine. Il a suivi les cours de l'Ecole navale de Brest, a fait la campagne du *Jean-Bart* et a navigué, pendant deux ans, à bord de la frégate amirale la *Venus*, sur les côtes de l'Afrique occidentale et de l'Amérique du Sud. Il a été naturalisé Français l'an dernier.

L'Amérique du Sud, qui déjà essaye de nous pourvoir de viandes fraîches ou conservées, et nous envoie des cuirs, des graisses et des cornes, pourra-t-elle bientôt nous donner des chevaux ? On serait porté à le croire. Par le clipper *Virginie*, venu de la Plata au Havre, sont arrivés douze chevaux, originaires des vastes pampas que baignent les affluents du Rio de la Plata. Ces animaux, âgés de cinq à dix ans, sont de petite taille, ont la poitrine étroite, la tête courte, sont peu étoffés ; en un mot, ils paraissent au premier abord appartenir à une race débile. Cependant ces animaux n'en portent pas moins un cavalier, font cent vingt kilomètres dans une journée de douze heures sans être dessellés, et cela en se contentant d'une nourriture des plus maigres. Les sujets amenés au Havre y sont arrivés en bonne santé, et, pour se remettre de leur voyage, ont été abandonnés dans un gras pâturage des environs de Rouen.

AFRIQUE EQUATORIALE

Les Explorateurs Français sur la Côte Occidentale d'Afrique

M. PAUL BELLONI-DUCHAILLU*

M. Paul Belloni-Duchailly s'est fait, il y a quelques années, naturaliser Américain. Il a probablement aujourd'hui oublié qu'il est né Français ; mais comme à l'époque où il a accompli ses voyages au Gabon, nous pouvions encore le compter parmi nos compatriotes, je lui consacrerai un chapitre dans ce travail. Je vais avoir à faire connaître le Gabon et les contrées qui en dépendent ; il ne m'est donc pas permis de taire le nom de l'homme qui a le plus contribué à les faire connaître. En somme, M. Duchailly a été le promoteur du grand mouvement d'exploration et de découvertes qui a lieu en ce moment dans cette partie de l'Afrique.

Peu de voyageurs ont eu des admirateurs plus enthousiastes que M. Duchailly, si populaire en Amérique et en Angleterre, sous le nom de *gorilla-man*, l'homme au gorille. Peu de voyageurs aussi ont eu des détracteurs plus acharnés. La polémique qui s'est engagée à la suite de la publication de son *Afrique Equatoriale* a passionné toute la presse d'outre-mer, et l'on se souvient encore dans les fastes de la Société anthropologique de Londres, de cette séance mémorable dans laquelle M. Duchailly, violemment démenti dans une de ses assertions par un des membres de la

* C'est le même M. Duchailly qui est venu donner le mois dernier à Montréal, à la Salle des Artisans, trois lectures intéressantes sur ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique.

Société, sauta à la gorge de son contradicteur et lui administra, à la face de la docte assemblée, une énorme volée de coups de poing. Parmi les principaux adversaires de M. Duchailly, il convient de citer M. le Dr. Barth, célèbre voyageur lui-même ; le Dr. Gray, du *British-Museum*, et M. Walker, négociant et explorateur anglais établi au Gabon. Ces messieurs n'ont mis aucune circonlocution à qualifier M. Duchailly d'imposteur, et à soutenir qu'il n'avait jamais fait un pas dans l'intérieur de l'Afrique.

Au contraire, un homme éminent, Sir Roderick Murchison, président de la Société de géographie, prenait avec énergie la défense du voyageur ; et un grand nombre de personnes, non contentes de porter aux nues ses exploits, poussèrent l'enthousiasme jusqu'à souscrire des cadeaux, dont quelques-uns valaient plusieurs milliers de francs, à Rampano et à Quenguéza, principales nègres, dont l'*Afrique Equatoriale* fait le plus grand éloge.

Dans un débat de la sorte, les enthousiastes de M. Duchailly n'ont apporté aucune réserve à leurs louanges, tandis que ses détracteurs ont commis de graves injustices à son égard.

Il importe de faire connaître les faits sous leur vrai jour. Je crois être dans les meilleures conditions pour les apprécier sainement, car j'ai au Gabon suivi, pour ainsi dire pas à pas, les traces de M. Duchailly, parcouru la plupart des pays dans lesquels il est allé, étudié comme lui les mœurs du gorille, et eu à mon service beaucoup des hommes qui ont été au sien. Je vais donner un résumé sommaire, mais exact et impartial de ses travaux, tels qu'ils résultent de ses écrits et de renseignements recueillis par moi sur les lieux mêmes ; je formulerai ensuite en quelques lignes le jugement qui, à mon avis, doit être équitablement porté sur un homme auquel on peut reprocher de n'avoir pas toujours été suffisamment véridique dans ses récits de voyages, mais qui a néanmoins rendu à la science les services les plus signalés.

Le fleuve du Gabon n'est, à proprement parler, qu'un vaste estuaire prenant sa source dans les montagnes de la sierra de Crystal, et venant verser ses eaux dans l'Atlantique, à quelques milles au nord de l'équateur. La large baie qui forme son embouchure est le plus beau port de la côte occidentale. En 1844, à la suite de traités passés avec le roi Denis et quelques autres chefs du pays, la France a formé, sur la rive droite du Gabon, un établissement assez important abrité par un fort, et auquel on a donné le nom de Libreville. Sous la protection de notre pavillon sont venues aussitôt s'établir une mission catholique et une mission de l'*American missionary board* ; de plus, quelques négociants y ont créé des comptoirs.

Parmi ces derniers se trouvait M. Duchailly, père du fameux voyageur, qui avait amené avec lui son fils Paul Belloni, encore enfant. Le succès ne couronna pas ses efforts, et il fut au bout de quelques années contraint de quitter le pays ; il laissa son fils à la mission catholique où Paul fut élevé, grandit à l'abri d'une longue hospitalité, manifestant dès son jeune âge un goût très-vif pour la chasse, l'histoire naturelle et les excursions dans l'intérieur. Le jeune homme trafiqua longtemps avec les noirs, dont il parlait parfaitement la langue, sur la rivière Mounda, au cap Lopez, et sur différents points de la côte. Vers 1854, il fit aux Etats-Unis un grand voyage, à la suite duquel, lors de son retour au Gabon en 1856, il se consacra d'une manière toute spéciale à l'exploration des contrées avoisinantes alors entièrement inconnues, à l'étude des mœurs des tribus sauvages, en particulier des Pahouins cannibales et surtout à la chasse du célèbre

gorille. Le récit de ses aventures et de ses découvertes est contenu dans un livre intitulé : *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale* qui, publié d'abord en anglais à New-York et à Londres, où il eut un immense retentissement, a été publié ensuite en français par la librairie Michel Lévy.

Les chapitres les plus remarquables de cet ouvrage, fort bien fait du reste au point de vue de l'intérêt et du style, sont ceux qui traitent du gorille, des mœurs et des superstitions des peuples voisins de la côte, et des Fans ou Pahouins cannibales. En ce qui concerne le gorille, ce n'est pas le lieu de réfuter ici les récits à sensation de M. Duchailly ; je me contenterai de répéter le jugement sévère mais juste qu'a porté à ce sujet M. Winwood Reade, voyageur à la côte d'Afrique, dans son *Savage Africa*. « C'est, dit-il, l'un des cas où M. Duchailly, qui avait de plus grandes facilités qu'aucun de nous de connaître exactement les mœurs et la nature de cet animal, a sacrifié la vérité et l'estime des savants au désir de faire de l'effet et d'acquiescer une popularité passagère. » Non, le gorille n'est pas une sorte de monstre intermédiaire, qui se promène sur ses pieds de devant dans les forêts terrifiées par ses épouvantables rugissements, roi de l'Afrique équatoriale dont il a chassé le lion, et toujours prêt à mettre en pièces les téméraires qui se présenteraient devant ses yeux ; c'est, nous en avons acquis nous-même de nombreuses preuves, un énorme singe très-craintif, très-difficile à approcher, et qui ne se distingue des autres singes que par sa force musculaire et sa grande taille.

Mais, en revanche, M. Duchailly a parfaitement dépeint les pays qui ont été le théâtre de ses explorations ; quelques lignes de sa préface décrivent l'Afrique équatoriale, depuis la côte jusqu'à cent cinquante mille dans l'intérieur, mieux que ne pourrait le faire un volume : « Au lieu des vastes plaines découvertes, arides ou pauvrement arrosées de l'Afrique du Nord, de l'Est ou du Sud, l'explorateur trouve là un pays marécageux et montagneux, recouvert de forêts si épaisses qu'on pourrait le représenter comme ne formant tout entier qu'une même jungle impénétrable, à travers laquelle l'homme est obligé de se frayer une route à coups de hache. Ces forêts, qui reposent probablement depuis des siècles dans leurs sombres solitudes, ne semblent pas favorables à l'accroissement des animaux, dont elles sont principalement la retraite. On ne les y trouve pas réellement en troupeaux ; enfin, les habitants de cette région n'ont pu encore atteindre à ce premier degré de l'échelle de la civilisation, qui consiste dans la possession des bêtes de somme, car on ne voit là ni chevaux, ni chameaux, ni ânes, ni bétail. L'homme, ou pour mieux dire la femme, y est la véritable bête de somme. » M. Duchailly fait des observations précieuses sur le climat du pays, sur les fièvres et les maladies qui le dévastent, et sur les précautions à prendre sinon pour s'en garantir (ce qui est impossible) du moins pour ne pas y succomber. Il a admirablement observé et dépeint de main de maître les mœurs, les habitudes et les superstitions des divers peuples au milieu desquels il a vécu : ces Mougwé paresseux, ivrognes, passionnés pour les oripeaux et les parfums, professant un immense mépris pour les noirs qui vivent autour d'eux, d'une rouerie inexprimable pour le commerce, toujours à l'affût d'un marché à faire, et d'un blanc à exploiter ; ces habitants du Camma, grands marchands d'esclaves, braves, turbulents et cruels, poursuivis le plus souvent comme sorciers, et décimés par l'épreuve du poison et les pratiques superstitieuses de toute sorte ; ces Bakalais, tribus innombrables répandues dans toute l'Afrique équatoriale, perfides et insociables, grands chasseurs et grands com-